

Mais ce matin, la douce main de la vie quotidienne n'effacerait pas le tourment de la vieille femme. Il plongeait trop creux et il avait la figure trop ancienne. Quelques maigres larmes coulèrent sur ses joues dont chacune semblait la déchirer.

## RINA LASNIER (1915)

Pour peu que l'on s'arrête à considérer son itinéraire entier, Rina Lasnier apparaît comme l'un des meilleurs et, peut-être, le plus représentatif des poètes québécois. Depuis 1939, elle a publié une bonne douzaine de recueils poétiques, quelques drames lyriques et des essais qui sont tous marqués au coin de la poésie. D'un livre à l'autre, l'on peut discerner la continuité d'une quête qui emprunte à la tradition mystique son verbe haut et à un cheminement intérieur dramatique sa chaleur vitale. Son itinéraire poétique est balisé par les titres suivants: *Images et Proses* (1941), *Madones canadiennes* (1944), *Le Chant de la montée* (1947), *Escapes* (1950), *Présence de l'absence* (1956), *Mémoire sans jours* (1960), *Miroirs* (1960), *Les Gisants* (1963), *L'Arbre blanc* (1966), *Salle des rêves* (1971), *L'Échelle des anges* (1975) et *Les Signes* (1976). Les poèmes de Rina Lasnier antérieurs à 1972 ont été réunis en deux volumes dans la collection du « Nénuphar », chez Fides (*Poèmes*, 1972). Dans un numéro de la revue *Liberté* (1976), Marcel Bélanger écrit: « Rina Lasnier continue d'explorer en toute indépendance de cœur et d'esprit les grandes voies de la poésie, conciliant et réconciliant en elle traditions et innovations, assumant sans doute un héritage humaniste, mais avec une lucidité active. »

## IMAGES ET PROSES

### Chanson

Tu m'as dit: « J'ai besoin de toi ».  
Pourtant c'est toi la source, moi le caillou;  
toi l'arbre, moi l'ombre;  
toi le sentier, moi l'herbe foulée.

Moi j'avais soif, j'avais froid, j'étais perdue;  
toi tu m'as soutenue, rassurée et cachée dans ton cœur.  
Pourquoi donc aurais-tu besoin de moi?

La source a besoin du caillou pour chanter  
l'arbre a besoin de l'ombre pour rafraîchir,  
le sentier a besoin de l'herbe foulée pour guider.

### Prière

Seigneur... déliez mes liens...  
Entre la terre et moi, il y a ma haute sandale.  
Ma sandale défend mon pied de la morsure de la terre;  
si mon pied était nu, je me souviendrais de mon nom... poussière.

Entre mes frères et moi, il y a le mirage du bonheur.  
Mon cœur est une île lointaine qu'entoure la mer immense de l'amour;  
si mon cœur avait quitté sa solitude, je saurais ma faim... la charité.

Entre Vous et moi, il y a l'embûche de ma ferveur.  
Ma vie est un arbre aux multiples désirs, où palpite une colombe;  
si ma vie délivrait l'âme captive, je saurais l'ampleur de mon essor...  
l'infini.

Seigneur... déliez mes liens.

### Beauté

Laisse le nénuphar au lac, laisse le poète à sa solitude;

le nénuphar n'a pas dédaigné le pré ou le jardin, le poète n'a pas choisi  
de chanter;

même s'ils baignent dans l'eau pure de la beauté, ils restent mêlés  
à la boue de la terre par toutes leurs racines.

Une goutte d'eau... quand on a soif du lac entier...  
un poème... quand on poursuit la beauté absolue...

Laisse le nénuphar à la coupe changeante du lac, laisse le poète  
à la coupe sans bords du rêve...

### Lorsque je mourrai

Lorsque j'aurai largué les voiles et coupé les amarres,  
lorsque je quitterai le môle,  
lorsque le vaisseau de mon âme appareillera pour l'infini,  
je ne veux ni pleurs, ni sanglots,  
mais, douce comme l'effleurement de la dernière mouette,  
la bénédiction d'un cœur par moi nourri d'un grain d'azur...

que près de la mer vous m'aurez couchée,  
creusez toute la mer à l'infini  
pour que mes pas renoncent à la traverser.

Lorsque j'aurai fini de regarder  
ces chemins menant plus loin que la vue  
et que sous le ciel vous m'aurez couchée,  
gardez captive l'aile qui frémit  
pour que mes yeux consentent à se fermer.

Marie! lorsque j'aurai fini d'errer  
pour des amours plus pures que la vie,  
que près d'une croix on m'aura couchée,  
que son ombre sur moi soit allongée  
pour que mon cœur cesse d'aimer jusqu'à la lie!

## LE CHANT DE LA MONTÉE

### Sommeil de Rachel

Ne m'éveillez pas! Je voudrais dormir sur la pierre chaude de mon enfance;  
l'huile de mille soleils y coule et toutes mes pensées sont des légendes d'or;  
les mille pas de la pluie y bondissent, la pluie plus impatiente que l'orteil du danseur;  
tous mes désirs sont des jeux que je ne peux quitter sans quitter mon enfance.  
Quand je portais mes cheveux sur mes épaules, comme un troupeau d'agneaux qui se laisse choir,  
les jours jaillissaient sur les champs d'innocence; je buvais les jours aux fontaines du rire sans cause.  
La douce agnelle haussée sur mes épaules, sous la frondaison de mes cheveux,  
la dernière agnelle a trouvé les herbes de senteur et la saveur du sel.  
Je voudrais dormir sous mes cheveux comme un vaisseau sous ses voiles sans méprises!  
Pourquoi les calmes colombes de mes jeunes années se dénouent-elles de mon poing?  
Existe-t-il donc un arbre moins soucieux de ses fruits que l'amandier de mon jardin?  
un colombier plus rose de matin et plus tiède que mes deux mains?  
Mes colombes fugitives ont dérobé le grain sacré de mon cœur!  
Je voudrais dormir sur mon cœur comme un colombeau qui n'a pas déplié son aile!

Je sais toutes les chansons des pasteurs, mais je ne sais pas celle du chamelier;  
je sais rassembler les brebis, mais je ne sais pas courir au-devant de l'étranger.  
Quand je chante, mes larmes deviennent une rosée sur la rose de mon sourire.  
Je voudrais dormir sur ma chanson comme le chasseur sur sa flèche neuve.  
Déjà je ne vois plus le tourbillon de mes oiseaux; mes oiseaux sont des îles en fête avec mon cœur à la dérive.  
Mes agnelles n'inclinent plus leur front sur l'eau basse des outres;  
mes agnelles boivent à même les pluies hautes; elles ont trouvé la grande pierre bleue du ciel!  
Les bergers n'aspirent plus dans leurs chalumeaux la candeur de mes chansons;  
ma jeunesse a tremblé sur leurs lèvres muettes. Pourquoi, pourquoi?  
Ne m'éveillez pas, je dors, séparée du jour par le songe de mon enfance...

### Le baiser

Maintenant que ton baiser, ô Bien-Aimé, a réveillé l'eau secrète de l'amour longtemps couchée sur la pierre du silence,  
maintenant que cette eau ardente, amassée goutte à goutte dans l'outre de la terre, s'est liée en une source irrépressible.  
laisse-la jaillir!  
colonne candide et sonore entre les parois des ciels proches.  
Ô fille humble, te voilà délivrée du piège obscur de l'argile,  
te voilà debout et droite comme la vierge sous l'amphore;  
parce que tu as été remuée par l'esprit du désir, tu ne dormiras jamais plus.  
Le Bien-Aimé vient de t'engager dans le cycle terrible de la soif!  
Soif de la bouche et du cœur; ô fleuve de fraîcheur sur la rive des lèvres!  
Soif torrentielle de la parole créatrice, folle de communiquer la Sagesse!  
Soif desséchée de l'âme demandant la coupe de la mort à vider d'un seul coup!  
Ô Bien-Aimé! veille cette fille plus claire que l'épée;  
elle s'élève seule pour séparer le ciel de la terre et se séparer du limon,  
oubliant que toutes les eaux ont des racines de terre!  
Ai pitié car elle ignore la rose transparente de l'aube favorisant son sein innocent;  
elle n'a point mêlé à sa trame sans couleur les fils d'or des soleils de midi,  
ni reçu sur sa face les baisers fardés et faux des couchants excessifs.  
Elle est douce et sans geste; elle n'a pas appris les manèges des houles  
ni les hauteurs des marées bruissantes.

Elle est sauvage et nulle herbe marine n'a lié ses poignets et ses chevilles;  
elle est vierge comme le lin mis à sécher sur le champ pour la première fois.

elle est plus pure que les blanches roseraies de la lumière!

Ô Bien-Aimé, comment mettras-tu dans la conque de ton cœur cette eau jaillissante, car l'amour recommence l'amour et l'eau recommence la soif.

Réuniras-tu en toi tous les mondes confus, tous les paradis en errance, afin qu'elle aime tout en toi sans mesure?

Quand elle chantera très tard pour consoler les tristes salles de la nuit du vol des colombes enfuies,

sauras-tu la consoler de son enfance où les étoiles s'enfonçaient en elle par cinq blessures bleues?

Comment l'empêcheras-tu de se courber comme un lis de pitié sur l'épaule de la terre?

La terre voudra la reprendre pour qu'elle cesse de jouer avec les astres; elle voudra l'employer à la fécondité charnelle des sèves et des germes, pour tarir en elle l'élan spirituel de la soif!

Ô Bien-Aimé, toi qui as délié l'eau de l'amour de la désespérance de la pierre, sauras-tu la lier à la soif des dieux?

## ESCALES

### L'arbre

J'avais un grand arbre vert  
Où nichait mon enfance ailée,  
Un arbre grand troué de lumière  
Qui remplissait le haut de mon âme.

J'avais de douces branches vertes  
Où chantait mon enfance triste,  
Des branches vertes et sonores  
Qui répétaient les chagrins de mon âme.

J'avais mille feuilles vertes  
Où palpitait l'élan de mon enfance,  
Des feuilles lisses et captives  
Comme les oiseaux de mon âme.

J'avais un grand arbre vert  
Où se dénouait la fleur de mon enfance,  
Pour quel printemps, pour quelle abeille?  
Pour quelle joie, pour quelle souffrance?

### Avant-neige

Cette noblesse grise, cette vigile de neige  
Et je ne sais d'où lui vient son ampleur;  
Cette première neige qui ne descend pas,  
Et le petit bois a levé tous ses bras!

Le petit bois n'a plus que ses bras  
(Il a effacé sa braise et ses fêtes)  
Pour accoler cette imminence grise;  
Et la neige attardée aux étoiles  
Avec son éclat désespère le petit bois...

### Le palmier

Cette longue mâtue nue de voiles,  
Cette mèche prise dans le silence,  
Cet élan sans tendresse de branches,  
Très haut l'éclatement vert d'une étoile.

Entre le vent et les astres cette corbeille,  
Ce buisson d'oraison pour éprouver le ciel,  
Cette fusée fixée au bout de son extase,  
L'ermite tient son âme comme une palme...

### Tendresse de l'herbe

Quand l'herbe refusera de hausser  
La sandale des reines, de courber  
Sous la faim de l'agnelle sa saveur;  
Quand elle ne liera plus sa fraîcheur  
Aux lassitudes des pèlerins égarés;

Quand il n'y aura plus ces mains de tendresse  
Pour tenir ensemble la terre séchée;  
Quand toute sève sera une tristesse,  
Quand enfin l'herbe descendra humilier  
Les ardeurs des amants longtemps jaloués;

Nous qui serons une moisson d'amour  
Embaumant la réserve des derniers jours;  
Nous qui aurons perdu la terre sans trouver  
Le ciel, parce que nous aurons été couchés  
Sans étoile pour garder la nuit éveillée;

Veux-tu, quand toute pitié et toute prière  
Refuseront de descendre avec la neige,  
Ou de se répandre avec l'herbe d'un jour,

Le roi de jade est cette gloire de graviers verts,  
cette magie endormie sur une bague,

Il est cette amulette écaillée de son sceptre,  
cette pesée sur toute aventure;

Comme tout ce qui quitte le centre soluble  
il a fixé et paré sa propre solitude.

\*  
\* \*

Nul au roi de loin ne s'assemble;  
il n'a pas voulu d'une étoile pour s'entendre avec la nuit;

Pour réduire son âme avec sa peine  
il n'a pas voulu des larmes descendues en terre,

Pour relever l'espace de sa tente  
il n'a pas voulu de la travée des bras ouverts,

Il n'a pas voulu du sable doux de la poussière  
les os blanchis dont les ans font une cendre adoucie;

Dans le ventre de la terre  
il n'a pas voulu de la fraternité des morts,

Il n'a pas voulu des pas pieux de la Reine,  
il n'a pas de fantôme pour l'appeler dehors.

\*  
\* \*

Rose noire, fantôme de rose rouge  
l'herbe trembleuse la relève,

L'arbre s'il se penche, épris de sa ressemblance,  
prend forme de rêve autant que de sève,

Plus que l'ombre exacte t'est fidèle  
la pierre usée sur le doigt;

Les amants ont saigné couchés dans l'absence,  
les rois ont ri en marchant dans leur arroi.

\*  
\* \*

Quand le bien-aimé dormira sous le tertre mal désherbé,  
quand le bien-aimé veillera avec des yeux brouillés,

Je verrai ses yeux entr'ouverts comme l'orée du petit bois,  
ses yeux pleins d'allées et du gibier de nos baisers,

Car il m'aura choisie pour capture d'ombre  
je l'aurai choisi pour roi-fantôme;

Nous serons doux et sevrés comme l'espérance  
doux et désassemblés comme la paille et le chaume;

Mais il n'aura plus besoin de la couvée de mon ombre  
ni du vœu de ma bouche descellée,

Quand il sera le roi et la pierre de ma bague sévère,  
quand je serai l'hoir et la reine de sa main haut levée!

## MÉMOIRE SANS JOURS

La malemer

*L'homme cherche sa densité  
et non pas son bonheur.*

SAINT-EXUPÉRY

Je descendrai jusque sous la malemer où la nuit joute la nuit — jusqu'au  
creuset où la mer forme elle-même son malheur,

sous cette amnésique nuit de la malemer qui ne se souvient plus de  
l'étreinte de la terre,

ni de celle de la lumière quand les eaux naissaient au chaos flexueux  
de l'air,

quand Dieu les couvrait du firmament de ses deux mains — avant la  
contradiction du Souffle sur les eaux,

avant ce baiser sur la mer pour dessouder la mer d'avec la mer — avant  
le frai poissonneux de la Parole au ventre de l'eau la plus basse,

avant la division des eaux par la lame de la lumière — avant l'antago-  
nisme des eaux par l'avarice de la lumière.

\*  
\* \*

Toute salive refoulée de silence — je regoûterai aux eaux condamnées  
de ma naissance;

eau fautive de la naissance cernant l'innocence du sang — et tu pends  
à la vie comme le fruit de l'arbre contredit;

est-il nuit plus nouvelle que la naissance — est-il jour plus ancien que  
l'âme?

maternité mystérieuse de la chair — asile ouvert aux portes du premier  
cri, et la mort plus maternelle encore!

\*  
\* \*

Face fiancée de la haute mer axée sur la spirale du souffle — malemer  
séquestrée aux fosses marines de la fécondité;

haute mer! œil fardé du bleu des légendes — moire des images et des  
étoiles éteintes;

eau joyeuse au trébuchet des ruisseaux — danseuse au nonchaloir des  
fontaines;

chair plastique de ta danse — parole aventurière de ta danse et phénix  
de ton esprit voyager par la flamme verte de la danse;

amoureuse livrée au vertige des cataractes et tes lentes noces au lit des  
fleuves — fidèle à la seule alliance zodiacale comme à ta hauteur originelle;

eau circulaire et sans autre joug que le jeu de tes voies rondes — c'est  
toi l'erre de nos fables et la sécheresse de notre bouche;

à l'envers des nuages, nous avons vu tes métamorphoses — et ton som-  
meil de cristal, ô momie couchée sur les pôles; eau ascensionnelle — j'ai  
entendu la rumeur de ton mensonge redescendre dans l'oreille étroite de la  
conque;

tu joues aux osselets avec les coquillages — tes mains jouent sur toutes  
les grèves du monde avec le bois mort des cadavres;

sur toutes les tables de sable — tu prends l'aunage de ta puissance et  
de ton déferlement;

tentative du guet des falaises — j'ai vu l'épaulée féminine de tes marées  
pour effriter leur refus de pierre;

fiancée fluente des vents durs et précaires — comment te délieras-tu de  
la fatalité de ton obéissance?

Purifiée par l'eau la plus lointaine — comment te laveras-tu de la salure  
des morts?

Haute mer! je refuse ta rose d'argent dispersée sur les sables — et ton  
essor dispersé en écume;

je ne serai plus la mouette de tes miroirs — ni l'hippocampe droit de  
tes parnasses houleux;

haute mer! je salue la croix du sud renversée sur ton sein — et je des-  
cends amèrement sous la nuit océanique de la malemer!

\*  
\* \*

Malemer, mer stable et fermée à la foudre comme à l'aile — mer pré-  
gnante et aveugle à ce que tu enfantes,

emporte-moi loin du courant de la mémoire — et de la longue flottaison  
des souvenirs;

hale-moi dans ta nuit tactile — plus loin dans ton opacité que la double  
cécité de l'œil et de l'oreille;

malemer, toi qui ne montes plus sur la touffe fleurie des prés — comme  
une pensée fatiguée des images,

toi qui ne laboures plus les grèves au cliquetis des cailloux — remuement  
de pensées au hasard des vocables,

toi que n'enchaîne plus la chaîne des marées — ni le bref honneur des  
révoltes verticales,

que je sois en toi ce nageur rituel et couché — comme un secret aux  
plis des étoffes sourdes;

sans foulée calculée — que je circule par tes chemins sans arrivages,

malemer — rature mon visage et noie cette larme où se refont des clartés,

que j'oublie en toi les frontières ambiguës de mon propre jour — et la  
lucide distance du soleil.

\*  
\* \*

### Naissance obscure du poème

Comme l'amante endormie dans l'ardente captivité — immobile dans la  
pourpre muette de l'amant,

fluente et nocturne à la base du désir — obscurcie de sommeil et travestie  
d'innocence,

ses cheveux ouverts à la confiance — telles les algues du songe dans  
la mer écoutante,

la femme omniprésente dans la fabulation de la chair — la femme fugi-  
tive dans la fabulation de la mort,

et l'amant pris au sillage étroit du souffle — loin de l'usage viril des  
astres courant sur des ruines de feu,

elle dort près de l'arbre polypier des mots médusés — par l'étreinte de  
l'homme à la cassure du dieu en lui,

par cette lame dure et droite de la conscience — voici l'homme dédoublé de douleur,

voici la seule intimité de la blessure — l'impasse blonde de la chair sans parité;

voici l'évocatrice de ta nuit fondamentale, malemer — la nuit vivante et soustraite aux essaims des signes,

malemer, mer réciproque à ton équivoque profondeur — mer inchangée entre les herbes amères de tes pâques closes,

toute l'argile des mots est vénitienne et mariée au limon vert — tout poème est obscur au limon de la mémoire;

malemer, lent conseil d'ombre — efface les images, ô grande nuit iconoclaste!

\*  
\* \*

Malemer, aveugle-née du mal de la lumière — comment sais-tu ta nuit sinon par l'œil circulaire et sans repos de paupière?

pierrerie myriadaire de l'œil jamais clos — malemer, tu es une tapisserie de regards te crucifiant sur ton mal;

comment saurais-tu ta lumière noire et sans intimité — sinon par le poème hermétique de tes tribus poissonneuses?

ô rime puérile des étages du son — voici l'assonance sinueuse et la parité vivante,

voici l'opacité ocellée par l'œil et l'écaille — voici la nuit veillée par l'insomnie et l'étincelle;

entre les deux mers, voici le vivier sans servitude — et le sillage effilé du poème phosphorescent,

mime fantomatique du poème inactuel — encore à distance de rose ou de reine,

toute la race du sang devenue plancton de mots — et la plus haute mémoire devenue cécité vague;

Pierre à musique de la face des morts — frayère frémissante du songe et de la souvenance;

malemer, quel schisme du silence a creusé ta babel d'eau — négation à quels éloges prophétiques?

assises du silence sur le basalte et le granit — et sur les sinaï noirs de tes montagnes sans révélation,

le vent n'a point de sifflement dans ton herbage — la pluie est sur toi suaire de silence,

veille la parole séquestrée dans l'éclair — faussaire de tes silences catégoriques,

tu l'entendras draguer tes étoiles gisantes, tes soleils tout démaillés — la haute mer lui portera ferveur,

pleureuse de la peine anonyme — la nuit lui est remise à large brassée amère,

chanteuse encore mal assurée — et c'est toi socle et cothurne inspiré, fermentation de la parole en bulles vives — roses hauturières et blanches pour une reine aveugle.

\*  
\* \*

## Densité

Qui donc avant nous a fait vœu au large de la nuit — sans route ni courant vers le bruissement de l'aube?

qui donc a fait vœu d'enfance et d'images — par la mer portante?

vœu de risque et de plénitude — par la mer submergeante?

par l'échelle liquide, croisement d'ailes et de monstres — manifestation de l'étoile par l'araignée d'eau et l'astérie,

lassitude des naissances de haute mer — par le sel des sargasses atlantiques,

surfaces mensongères des métropoles étoilées — feux froids de leurs reflets nocturnes,

d'avoir touché terre, la mer a touché le mensonge — la foudre la nettoie des images riveraines,

tendue dans l'orage par ses nerfs végétaux — la mer se lave avec ses mains brisées,

par le miel viril de ses varechs — elle se guérit des odeurs terriennes, ni rives ni miroirs — mais le seul faitage marin des bras levés;

que la mer haute aille à la mer basse — qu'elles brûlent ensemble dans les aromates incorruptibles!

ni le vent ni le soleil ne sécheront la mer, marée sur marée — ni le gibier des songes, banc sur banc,

ni la mer ne sortira du sel et du foudroiement — ni le poème de la chair  
et de la fulguration du verbe;

bois ta défaite avec le sable échoué — refuse le calfat des mots pour  
tes coques crevées;

cécité sacrée d'une charge de lumière — ouvre tes yeux sur les cavernes  
de ta nuit,

ni le soleil ni le vent n'ordonnent la terre — mais la rosée née de la  
parfaite précarité,

ni la lumière ni l'opacité n'ordonnent la mer — mais la perle née de  
l'antagonisme des eaux,

*maria*, nom pluriel des eaux — usage dense du sein et nativité du feu.

### Les rogations

Nous vous en prions, saints et saintes des litanies,  
levez-vous du désœuvrement de vos lits,  
sortez de la futaie de vos chefs surchargés,  
ô saints patrons, dieux lares de nos défrichés!  
Quittez l'apparat de vos gloires publiques,  
redescendez dans la vigueur de vos reliques,  
car voici le temps de resaler toute la terre  
par les plaies saintes et sages du soleil;  
voici le temps de la corneille incrédule,  
le temps de la poussière que le soleil bouscule,  
voici le temps de nos processions majeures  
et voici les hauts-lieux de nos stations,  
voici le grand labour de nos rogations  
pour le pain sans sable et le vin sans aigreur.

### L'enfant poète

Il y aura toujours la table  
L'enfant accoudé à son silence  
Les yeux ouverts en étoiles  
Et qui brûlent tout par délivrance

Il y aura toujours la nuit  
La douleur tranquille des étoiles  
Le bleu qui brûle tant de nuit  
Le bleu qui remue tant de sable

Il y aura toujours l'enfance  
Qui choisit le feu par innocence  
Le bleu de l'eau par attirance  
Le débris des mots par impuissance

### Tes yeux de jour

Comme le soleil qui n'a rien soupesé  
Comme le soleil qui a tout regardé  
Sur mon regard, ton regard a régné sans peine  
Comme l'eau liée par l'or le plus simple.

Tous tes regards de jour sur moi jetés  
Je n'en ai fait ni neige ni poussière  
Mais la preuve de l'or le plus vierge  
Quand éclatera la pierre d'éternité.

Je cherche la passe de tes yeux ouverts  
Je cherche le gué étroit vers ta lumière,  
Toute la mer rouge du sang à traverser  
Pour le pays de ta présence reculée.

Comme le jour allumé sur un bûcher bas  
Comme le jour tué sur un autre bûcher  
Nos yeux ouverts avivent des dons séparés  
Lambeaux de flammes que nous ne touchons pas...

### Tes yeux fermés...

Quand sera passé le flot de tes yeux ouverts,  
Quand nous n'aurons plus pour asile la lumière,  
Quand le sel dur et blanc tirera tes paupières  
Comme la première gelée qui fend la pierre;  
Quand sera séchée l'eau qui guérissait la vie  
Et noyée la pierrerie qui élargissait la nuit;  
Quand tu auras délaissé ton propre visage  
Comme un vaisseau délaissé son sillage;  
Quand tu dormiras détourné de ton regard  
Comme au plus lointain d'elle-même la mer la plus noire,  
Quand je ne serai plus qu'une attente étroite  
Comme une dalle qui ne change plus de nom;  
Mes yeux verront la peine de mort que nous suivions  
Et les chemins d'amour que nous dressions en croix..